

Double concentré d'art contemporain à la Fondation CAB

À Bruxelles et à Saint-Paul de Vence, la Fondation CAB explore deux courants fondateurs, Supports/Surfaces et le minimalisme où les Belges sont bien présents.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ

Supports/Surfaces fut un mouvement fondateur de l'art contemporain français, réunissant des artistes presque tous originaires du sud de la France. En quatre expositions collectives, ils énoncèrent leurs propositions théoriques et plastiques. La première s'intitulait «La peinture en question». Leur singularité? Ils questionnent tous la peinture, dont ils se réclament, même si leurs œuvres sortent du châssis et se déploient dans une version brute qui n'est pas étrangère à un autre mouvement antérieur, l'Arte Povera, né en Italie.

Ils ont pour noms André-Pierre Arnal, Vincent Bioulès, Louis Cane, Marc Devade, Daniel Dezeuze, Noël Dolla, Toni Grand, Bernard Pagès, Jean-Pierre Pincemin, Patrick Saytour, André Valensi et Claude Viallat. Dès 1969, quatre d'entre eux, Louis Cane, Daniel Dezeuze, Patrick Saytour et Claude Viallat affirment: «L'objet de la peinture, c'est la peinture elle-même, et les tableaux exposés ne se rapportent qu'à eux-mêmes.»

Edith Dekyndt en majesté

À Saint-Paul-de-Vence, «Partenaires particuliers» réunit une dizaine d'œuvres historiques de Supports/Surfaces, qui en forment le noyau. L'exposition y associe des œuvres d'autres artistes, de Londres, Mexico, New York, Los Angeles, Toronto, etc., où l'on retrouve notamment Edith Dekyndt, qui eut les honneurs l'an dernier d'une exposition à la même Fondation CAB de Saint-Paul de Vence.

Chez ces contemporains, le jeu de la surface et du support ont parfois une palette très ample, comme chez l'Américain Fred Eversley – «Untitled (parabolic lens)» –, issu de sa série de lentilles paraboliques qui dissolvent l'une et l'autre sous la lumière changeante du soleil.

La Gabonaise Myriam Minhidou œuvre à l'opposé de la technologie savante de



Dans «Partenaires particuliers», à Saint-Paul-de-Vence. © CAB/ANTOINE LIPPENS

EXPOSITIONS

●●●●●
«Partenaires particuliers»
Jusqu'au 2 novembre, à la Fondation CAB de Saint-Paul de Vence (Sud de la France).

●●●●○
«Super Conceptual Pop»
Jusqu'au 31 octobre, à la Fondation CAB de Bruxelles.
Infos: fondationcab.com

l'Américain, en inscrivant sur son support des bribes et débris (brins de thé, feuilles de coton, épingle) sous un titre oulipien: «La caucasienne» (ou parenté à la plaisanterie).

L'ensemble ludique s'inscrit, souligne le commissaire Hugo Vitani, sous la lettre D, comme Débrouille, Désordre, Déconstruction et Dissémination (concept énoncé par un autre «D», le philosophe français Jacques Derrida, dans le livre éponyme paru très exactement à l'époque de Supports-Surfaces, en 1972).

POP ET CONCEPT À BRUXELLES

À la Fondation CAB de Bruxelles, «**Super Conceptual Pop**» sonne comme un slogan, un jingle, une punchline! C'est celui d'une œuvre de Stefan Brüggemann, dans sa série des «Show Titles», qui articule deux mouvements artistiques: **l'art conceptuel et le Pop Art**.

L'art conceptuel est né au début des années 1960: en réaction à la peinture expressionniste abstraite américaine, il fait du langage, des mots et du concept un médium privilégié (en Belgique, Jan Vercruyse, disparu en 2018, en est un représentant éminemment élégant).

Objets paradoxaux

Ces artistes veulent échapper au spectacle, à l'objet tangible de la «grande peinture», réduire l'œuvre au concept et aux mots. Le Pop Art naît presque au même moment aux États-Unis (avec Andy Warhol, Tom Wesselmann, Roy Lichtenstein): **il transforme la culture populaire de la société du spectacle et de consommation** (de la BD à la télé et aux affiches) en objets paradoxaux.

La quarantaine d'œuvres exposées couvre plusieurs décennies de ce croisement des deux mouvements, qui s'est illustré notamment avec les travaux de plusieurs Belges, comme le poète de l'absurde Walter Swennen, l'abstraction géométrique de Léon Wuidar.

JFHG

Le «Petit atlas hédoniste de New York» coupe la Grosse Pomme en quartiers

GUIDE DE VOYAGE



«Petit atlas hédoniste de New York»

Par Muriel Françoise et Sylvie Li, Éditions du Chêne, 35 euros.

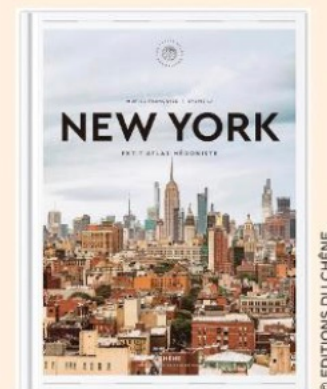
Journaliste belge établie à Montréal depuis onze ans où elle travaille pour le quotidien québécois La Presse et le magazine français Milk Decoration, Muriel Françoise publie en «voisine» un guide raffiné sur New York. Soutenu par les photos magnifiques de Sylvie Li, ce livre de voyage qui multiplie les adresses gourmandes offre également une nourriture pour l'esprit. Il déniche par exemple la pulsion créatrice de cette ville inspirante, en marge des galeries de Chelsea, notamment dans les lofts d'artistes de Brooklyn et du Lower East Side.

Entre incunables et jardins secrets, ou au pied des joyaux de l'architecture Art déco, l'auteure démontre combien cette mégapole est une icône en soi, dans toute sa vibrance, sa constante pulsation. Elle découpe la «Grosse Pomme» quartier par quartier, partant de Harlem et de ses bâtiments historiques, pour s'en aller visiter un appartement au sommet d'un gratte-ciel de Midtown, profiter de la mer à Rockaway Beach dans le Queens, flâner le long de la skyline du Lower Manhattan ou se perdre dans le jardin japonais orné de sculptures du Noguchi Museum.

Beau livre

Plaçant l'humain au centre de ses reportages, la journaliste y présente des portraits de créatifs qui façonnent la ville. Muriel Françoise souligne: «Le format en fait un ouvrage que l'on lit avant ou après un voyage. Il a comme particularité de présenter des quartiers dont on parle généralement peu dans les guides de voyage, comme le Bronx ou le Queens».

BERNARD ROISIN



© ÉDITIONS DU CHÊNE

«Eddington», le conte satirique de l'Amérique d'aujourd'hui

Candidat malchanceux à la Palme d'or, «Eddington», le nouvel Ari Aster, conjugue le western et la satire. Avec un casting cinq étoiles, mené par Joaquin Phoenix et Pedro Pascal, il séduit par sa folie et son humour grinçant.

JOËLLE LEHRER

C'est un bled dans le Nouveau-Mexique, Eddington, pas une destination touristique. Dès l'entame du film, on comprend que le clochard délinquant qui erre devant un site prêt à accueillir un data center annonce la couleur. Celle de la nef des fous. «Eddington» prend la forme du western, où on sort son flingue facilement, mais ce n'est pas à proprement parler un western. Sinon, qui serait

le véritable héros? Joaquin Phoenix, le shérif asthmatique qui refuse de porter le masque en pleine période de covid, ou Pedro Pascal, le maire de la ville en pleine campagne électorale?

Le premier vit avec son épouse, Emma Stone quasi méconnaissable avec son look de Sissi Spacek dans «Carrie», qui coud des poupées de chiffon complètement freaks. Le second vit avec son fils unique, ado décidé à ne pas respecter les interdits dus à la pandémie.

Règlement de comptes

Pour corser le règlement de comptes à Eddington entre le shérif et le maire, le réalisateur new-yorkais, très influencé par le cinéma de Polanski, Bergman et Fellini, ajoute un point de vue sur le wokisme, le Black Lives Matter, George Floyd, les antifa et la



Si Joaquin Phoenix dégaîne facilement son flingue, c'est surtout Ari Aster qui tire à bout portant sur tout ce qui choque, énerve, polarise dans la société américaine. © JOE CROSS FOR MAYOR LLC

fabrication des fake news. Sans parler de la fascination d'une certaine Amérique pour les gourous.

Dans le rôle du gourou à l'allure passablement hippie et sexy, Austin Butler impressionne. Si Joaquin Phoenix dégaîne facilement son flingue, dans la deuxième partie du film, c'est surtout Ari Aster qui tire à bout portant sur tout ce qui choque, énerve, polarise, divise dans la société américaine contemporaine. Et le sang qui gicle, comme dans un bon Tarantino, on sait bien que ce n'est pas que du cinéma.

L'humour Aster

Heureusement qu'«Eddington» possède une note d'humour parce que, sans elle, le film serait insupportable. Et trop long (il dure 2h25). Certains n'ont pas compris

son humour, ni vers quoi «Eddington» nous mène. Et visiblement, il n'était pas au goût du jury cannois qui ne lui a attribué aucune récompense. Pourtant, le magazine Variety pronostiquait qu'«Eddington» remporterait le prix spécial du jury...

Et d'autres médias envisageaient le prix d'interprétation masculine pour Joaquin Phoenix. Voire un ex-aequo avec Pedro Pascal. On peut en sourire, aujourd'hui.

WESTERN



«Eddington»

Par Ari Aster, avec Joaquin Phoenix, Pedro Pascal, Emma Stone et Austin Butler.